

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Henry Palany

Élève de terminale générale, lycée Auguste Pavie, Guingamp

Les fidèles et les fusillés

Le professeur avait parlé longtemps. Sa voix emplissait le couloir comme une fumée lourde, pénétrant les plis de la pensée.

« N’entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... Ne soyez pas trop... poète. »

Le mot était tombé comme une condamnation. Poète : c’était donc ainsi qu’on nommait celui qui doutait, celui qui refusait de haïr sur ordre. Le couloir du lycée, avec ses murs blanchis à la chaux et ses cartes d’Europe constellées de frontières rouges, paraissait soudain un vestibule du front. On y apprenait la géographie comme on apprend une cible.

— Chacun doit penser à son devoir, avait ajouté le professeur.

Le devoir. Mot poli, rond, irréprochable. Mot qui ne saigne jamais, mais qui fait saigner.

L’ancien élève ne répondit pas tout de suite. Il regardait, au fond du corridor, le tableau d’honneur où s’alignaient déjà des noms entourés de noir. « Morts pour la France ». La formule semblait achevée, définitive, comme si rien ne devait être ajouté. On ne précisait pas : morts de froid, morts de peur ou...morts d’avoir obéi.

— Monsieur, est-ce servir son pays, tuer ceux qui refusent de mourir ? Le professeur réagissait à peine.

— Vous parlez des fusillés ? Ce sont des exemples nécessaires. Une armée n’est pas un débat.

— Alors la patrie souhaite qu’on la craigne autant que l’ennemi ? Le vieil homme fronça les sourcils.

— La patrie n’exige que fidélité.

— Même si elle est infidèle à ses enfants ?

Le silence se fit tranchant. On entendait, au-dehors, un roulement de tambour : des recrues traversaient la ville.

— Vous êtes jeune, reprit le professeur. Vous confondez sensibilité et vérité. La guerre est une épreuve.

Il salua et s’éloigna. Derrière lui, la voix du professeur résonna une dernière fois :

— Le temps vous apprendra la mesure.

La mesure. Comme si l’on pouvait mesurer l’absence d’un frère. Comme si l’on pouvait peser la douleur d’une mère veuve. Comme si l’on pouvait estimer la douleur des orphelins.

Le soir, dans la chambre où il logeait, il ouvrit son carnet. Il pensa à ceux qui, dans les tranchées, n'avaient plus que la boue pour horizon. Il pensa à ceux qu'on avait attachés à un poteau, à l'aube, sous prétexte de « donner l'exemple ». On disait qu'ils avaient tremblé. On oubliait de dire qu'ils avaient surtout eu peur.

Il écrivit d'abord des phrases de colère, puis la colère devint harmonie. Les mots s'alignèrent et se heurtèrent.

* * *

Patrie distraite, aux promesses secrètes,
Patrie qui nous traite en fils qu'on jette,
Tu cries : « Courage ! », et nos gorges s'égorgent,
Tu dis : « Victoire ! », et nos corps se tordent.

Sous tes drapeaux flottants, nos souffles étouffants,
Sous tes discours ardents, nos destins défailants ;
On part le cœur battant vers la boue,
On sert la mort rampante en croyant servir.

Patrie, avare, aux mains de marbre,
Tu pares de fanfares nos départs vers la fange ;
Tu verses la lumière en prières meurtrières,
Mais ta terre est de pierre et ton amour s'étrangle.

Ils disent : « C'est l'honneur ! », mais l'honneur est un leurre,
Une fleur de douleur aux couleurs du malheur ;
Ils disent : « C'est la haine ! », et la haine déchaîne
La plaine et la peine, la chaîne et la gêne.

Frères sans sépulture, figures sans figure,
Vos murmures perdurent dans nos nuits les plus dures ;
Le canon qui tonne entonne le même refrain :
La nation est une idole et l'homme en est la chaîne.

Qu'importe la frontière et la langue étrangère ?
La terre est la même terre peu importe où l'on erre ;
Le sang noir de nos veines, en rivières obscènes,
Coule sans haine vaine dans la glaise inhumaine.

Tuer pour une patrie qui ne rendra rien,
C'est mourir pour une ombre et trahir le matin ;
On nous parle de gloire, on nous vole l'espoir,
On nous dresse au devoir pour mieux nous faire choir.

* * *

Il relut ces vers. Sans même les modifier, car ils accusaient. Ils accusaient une société qui applaudissait au départ des trains mais détournait les yeux à leur retour. Une société qui saluait les cercueils mais craignait les vivants qui doutaient.

Les jours suivants, des copies du poème circulèrent. On les trouvait dans les manuels, dans les poches des manteaux, sous les bancs de la cour. Les élèves lisaient à voix basse, les yeux agrandis. Certains pâlissaient. D'autres serraient les dents.

La rumeur enfla : un texte infâme attaquait la patrie. On parlait de trahison, d'ingratitude. Les personnalités de la ville dénonçaient « l'esprit de défaitisme ». On convoqua le conseil du lycée.

Il fut appelé.

Dans le bureau du proviseur, l'air était plus froid que dehors. Le professeur était là, immobile.

— C'est vous qui avez écrit ces lignes ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous accusez la nation de trahir ses enfants.

— Je constate qu'elle les envoie mourir et qu'elle fusille ceux qui n'en peuvent plus.

— Vous oubliez l'ennemi.

— Je n'oublie pas l'ennemi. Je refuse qu'il soit le seul.

Le proviseur intervint :

— Vous comprenez que ces idées sont dangereuses ?

— Pour qui ?

Personne ne répondit.

Le professeur prit la parole d'une voix plus basse :

— Vous croyez défendre l'humanité. Mais sans patrie, que reste-t-il ?

— Des hommes, répondit-il. Des hommes qui ne se tirent pas dessus parce qu'un drapeau l'ordonne.

Le vieil homme le fixa longuement.

— Vous êtes prêt à voir votre pays vaincu ?

— Je ne suis pas prêt à le voir se vaincre lui-même.

Il fut exclu. On parla de signaler son cas aux autorités militaires. Dans la ville, on chuchotait qu'il était « antipatriote ». Les mêmes qui pleuraient leurs morts refusaient d'entendre qu'ils fussent morts pour rien.

Il erra plusieurs jours, sentant sur lui les regards lourds. Il découvrit que le patriotisme, lorsqu'il devient religion, ne supporte pas le doute. Il exige des fidèles, non des consciences.

Un matin, sur la place, il assista au départ d'un nouveau d'un train. Les mères agitaient des mouchoirs, les enfants couraient derrière la fanfare. On criait : « Vive la France ! » avec des voix brisées.

Il se demanda combien reviendraient. Et combien seraient gravés sur le marbre, réduits à une formule.

Il comprit alors que le plus terrible n'était pas la guerre elle-même, mais l'acceptation docile qui l'entourait. Cette habitude de confondre obéissance et vertu. Cette facilité à appeler « lâche » celui qui ne veut pas se faire tuer.

Le soir, il quitta la ville. Non pour fuir, mais pour ne pas se taire.

Il savait que ses mots ne stopperaient pas les canons. Mais il savait aussi qu'un monde où personne ne proteste est un monde déjà mort.

Derrière lui, le lycée continuait d'enseigner le devoir. Devant lui, la route incertaine s'ouvrait. Et dans le vent, comme un reproche persistant, revenait le vers qu'on aurait voulu étouffer : *Tuer pour une ombre, c'est honorer la nation.*